



AU MUSÉE DES ANTIQUITÉS

# Héros et monstres

Seine-Maritime



Le Département



Musée départemental

des Antiquités

ROUEN

# Héros et monstres

AU MUSÉE DES ANTIQUITÉS

Entre histoire et légendes, l'imaginaire médiéval offre une grande variété d'images qui puisent dans les répertoires de l'Antiquité, de l'Orient, de la tradition chrétienne ou encore du merveilleux. Au cœur de cet univers souvent ambivalent, les héros et les monstres constituent deux pôles autour desquels se cristallisent des valeurs ou des fantasmes. Leur confrontation aboutit généralement à la victoire symbolique du « héros » soit sur la bête sauvage avec Hercule, Samson ou David ; soit sur le dragon avec saint Michel, saint Georges ou encore saint Romain. Cette victoire du héros se fait l'écho du triomphe du bien sur le mal, de la civilisation sur la sauvagerie ou, dans un contexte chrétien, de la vertu sur le vice.

Figures de l'Ancien Testament, Samson et David offrent des points communs avec le héros gréco-romain par excellence : Hercule (Héraklès pour les Grecs). Ils ont notamment en commun le motif du combat contre le lion qui correspond plus globalement à la lutte de l'homme contre l'animal sauvage qu'il tue, dompte ou domestique. Ce motif est d'ailleurs bien représenté dans les collections du Musée des Antiquités.

Le saint apparaît comme l'archétype du héros médiéval. Sa victoire sur le « monstre » est symbolique de celle de l'Église sur le mal, sur le démon. Associé au diable qui peut revêtir des apparences multiples, l'ennemi que combat le saint est représenté sous forme d'animal (le serpent, le bouc), de créature hybride (mi-humaine, mi-animale) ou fantastique comme le dragon.



▲  
Fig. 1  
Saint Michel,  
Chêne XVI<sup>e</sup> s.  
[MdA, inv. R.90.112]

# Héros de l'Antiquité et du Moyen Age

En Grèce antique, les héros sont généralement des rois ou des guerriers issus de familles aristocratiques, comme en témoigne le modèle des combats héroïques dans l'*Iliade* à partir du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Formant un groupe assez disparate d'ancêtres prestigieux, plus ou moins légendaires ou historiques, ils constituent une catégorie intermédiaire entre les hommes et les dieux. Ils font d'ailleurs l'objet d'un culte civique organisé autour du *hérôon*, le monument élevé en leur mémoire. A l'image d'Hercule, Thésée ou Jason, ces héros et demi-dieux contribuent à établir la civilisation contre la sauvagerie.

Le héros romain est plutôt un personnage historique ou historicisé, tel Cincinnatus qui délaisse sa charrue pour combattre les ennemis et refuse toute récompense. Il est l'homme d'un exploit ou d'une seule mission et sa vertu est avant tout patriotique. Certes, l'Hercule romain est proche de son modèle grec (Héraclès), mais il est surtout honoré comme un dieu, notamment dans le cadre du culte impérial (*Héros d'Achille à Zidane*, 2007).

Selon Jacques Le Goff (2005), le héros antique est un « personnage hors du commun par son courage et ses victoires sans appartenir aux catégories supérieures des dieux et demi-dieux ». Mais qui sont les « héros » au Moyen Age ? En premier lieu, les véritables héros du christianisme, ce sont les saints. Plus que de simples héritiers des héros de l'Antiquité païenne, les saints ont pour vocation de les supplanter. C'est particulièrement le cas des saints victorieux du dragon car ce dernier apparaît comme le symbole du paganisme antique. On pourrait presque les qualifier de « super-héros » tant leur pouvoir et leur rayonnement constituent un fondement du christianisme médiéval.

A ce « nouveau type d'homme » – ou plutôt de surhomme – qu'est le saint, Jacques Le Goff propose d'associer un « type de gouvernant promu au premier plan » au cours du Moyen Age, c'est-à-dire le roi. Aussi saint Louis incarne-t-il la figure du roi chrétien idéal : héros au double titre de roi et de saint (J. Le Goff, 2004). Charlemagne offre une autre figure de héros historique devenu légendaire, tandis que le roi breton Arthur suscite toujours les débats sur son historicité et apparaît, de fait, comme un héros semi-légendaire.

Le terme « héros » n'est pas utilisé au Moyen Age mais celui de « preux » s'en approche assez bien pour qualifier un troisième type de héros médiéval : le « preux » chevalier. Il est un « personnage de haut rang ou de haute volée » (J. Le Goff, 2005) qui apparaît tout d'abord comme hardi et courageux au XII<sup>e</sup> siècle, puis comme « gentil, beau et franc » dans le langage courtois du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est la figure du « bon chevalier », incarné par Lancelot et ses compagnons de la Table ronde ou par Roland, qui sont autant de héros semi-légendaires.

# Hercule, Samson et David : le motif du combat contre le lion

(Antiquité et Moyen Âge)

Du point de vue iconographique et symbolique, Hercule, Samson et David ont pour point commun principal le motif du combat contre le lion qui apparaît dans de nombreuses images médiévales. Aussi ce combat victorieux contre la bête sauvage participe-t-il au caractère héroïque de ces figures dont le statut est pourtant différent : d'un côté, un héros païen dont la légende est rapportée par des sources textuelles nombreuses, parfois divergentes, et dont les images sont également nombreuses depuis l'Antiquité ; de l'autre, deux figures bibliques dont l'histoire est uniquement relatée dans l'Ancien Testament et seulement illustrée à partir du III<sup>e</sup> siècle avec la mise en place de l'iconographie chrétienne.

La période de l'Antiquité tardive apparaît déterminante pour expliquer les influences entre les images d'Hercule, à la fois nombreuses et issues de supports variés, et celles – moins fréquentes – de David ou – plus rares encore – de Samson (L. Vieillefon, 2003). D'ailleurs, le motif du combat contre les fauves a pu également être influencé par les spectacles organisés dans les cirques romains. Puis les représentations du héros païen sont progressivement supplantées par une iconographie purement chrétienne, notamment par les figures de Samson et David. Perdant leur dimension religieuse originelle – mythologique – les représentations d'Hercule se recentrent sur quelques épisodes emblématiques comme le combat contre le lion de Némée.



◀  
Fig. 2  
Hercule et le lion de Némée,  
amphore attique à figures  
noires (détail).  
Vers 540 av. J.-C.  
[MdA, inv. 538.1 (A)]

# Hercule : le héros antique

Hercule (Héraclès chez les Grecs) est l'un des principaux héros de la mythologie gréco-romaine, essentiellement connu à travers ses « douze travaux » qui commencent par son combat contre le lion de Némée. Il est un demi-dieu : fruit des amours de Jupiter et d'une mortelle, Alcèmène, il est déifié par son géniteur après sa mort en récompense de ses exploits. Il est vénéré aux époques grecque et romaine, admiré à la fois du peuple et des souverains.

La légende d'Hercule est rapportée par de nombreux textes antiques depuis Homère et Hésiode jusqu'à l'époque romaine. Le héros apparaît dans les épopées, les poésies et les hymnes (Pindare, Théocrite), dans le théâtre grec du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Euripide, Aristophane, Sophocle), chez les auteurs latins (Plaute Ovide, Sénèque).

Pour vaincre le lion de Némée, Hercule doit lutter à mains nues et il réussit à étrangler la bête. Pour la suite de ses exploits, il porte la peau du lion comme une armure et un symbole de son invincibilité. Il revêt ainsi l'apparence du monde sauvage qu'il affronte. Tout comme la massue qu'il utilise dans certains combats, la peau de lion est devenue un attribut du héros dans l'iconographie antique, médiévale ou moderne.

Une statuette en bronze d'époque gallo-romaine (fig. 3) découverte à Lillebonne, montre ainsi Hercule « au repos » portant la massue et la dépouille du lion de la main droite tandis que l'autre esquisse un geste apaisant (A. Lassalle, 2005). Au contraire de ses représentations en combat, les traits de son visage expriment ici une certaine tranquillité laissant penser que ses « travaux » sont achevés et qu'il peut désormais rejoindre le monde des dieux. La figure, nue et barbue comme souvent, n'en est pas moins celle de la puissance, du courage et de la force invincible. Au centre d'une porte en bois de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les traits d'Hercule sont plus féroces voire léonins. Son expression, sa barbe et sa chevelure évoquent la gueule du lion qui lui couvre la tête tandis que les pattes sont nouées sur sa poitrine. Le héros s'appuie sur une fine massue (fig. 4 et 18).



▲  
Fig. 4  
Hercule,  
porte en bois, XVII<sup>e</sup> s.  
(H. 2,12 m, L. 1,05 m).  
[MdA, inv. 1702 (A)]

◀  
Fig. 3  
Hercule,  
statuette en bronze,  
I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.  
[MdA, inv. 378 (A)]



Les images d'Hercule sont très nombreuses jusque pendant l'Antiquité tardive : le héros est représenté dans toutes sortes de rôles, sur une grande variété de supports (peinture, mosaïque, statuaire, bas-reliefs, objets de la vie quotidienne) et dans des contextes essentiellement funéraires, impériaux et bachiques (en rapport avec Bacchus et les fêtes en son honneur). Les « douze travaux » sont la principale source de l'iconographie du personnage. Le motif du combat contre le lion est peint sur deux vases grecs conservés au musée des Antiquités.

Sur une amphore attique à figures noires (fig. 2 et 5), Hercule offre le modèle héroïque de l'affrontement athlétique. Le héros est debout, vêtu d'un chiton court, le fourreau de l'épée suspendu au baudrier. D'un bras, il enserme le cou du lion pour l'étrangler et, de l'autre, il cherche à lui enfoncer sa courte épée dans la gorge. Le fauve est cabré, la gueule béante, prêt à mordre mais, en appui sur une seule patte arrière, il semble déjà perdre l'équilibre. Ici, la lutte contre le lion relève surtout du corps-à-corps athlétique repris sur l'épaule du vase à travers une scène de palestra figurant deux boxeurs prêts à s'affronter (expo. *Hommes, Dieux et Héros*, 1982).

Sur une hydrie attique à figures rouges (fig. 6) le combat s'apparente encore plus à la lutte athlétique : de ses deux mains, Hercule cherche à immobiliser et à plaquer au sol les pattes antérieures du lion qui tente de le repousser en lui déchirant la tête de ses griffes arrière. Déjà couronné, le héros, va obtenir la victoire en immobilisant son adversaire au sol comme au pancrace.



▲  
Fig. 5  
Hercule et le lion de Némée,  
amphore attique à figures noires,  
v. 540 av. J.-C. (H. 43 cm, D. 35 cm).  
[MdA, inv. 538.1 (A)]



▲  
Fig. 6  
Hercule et le lion de Némée,  
hydrie attique à figures rouges,  
v. 500 av. J.-C. (H. 35 cm, D. 30,7 cm, L. 35 cm).  
[MdA, inv. 538.2 (A)]

## Les exploits d'Hercule

Le combat contre le lion de Némée constitue le premier des « douze travaux » qui lui sont imposés par Eurysthée, roi de Tyrinthe afin d'expier le massacre de ses enfants lors d'un accès de folie. Le héros se trouve ainsi confronté à des épreuves et des ennemis face auxquels il fait preuve d'une force surnaturelle.

1. Le lion de Némée qu'aucune arme ne peut blesser ;
2. L'hydre de Lerne, monstre à sept ou neuf têtes qui repoussent dès qu'on les coupe ;
3. La biche de Cérynie (ou le cerf d'Arcadie) qu'Hercule traque pendant un an ;
4. Le sanglier d'Erymanthe qu'il attrape vivant ;
5. Les écuries du roi Augias, nettoyées en détournant des fleuves ;
6. Les oiseaux du lac Stymphale, abattus à l'arc ;
7. Le taureau de Crète, capturé à mains nues ;
8. Les juments de Diomède qui se nourrissent de chair humaine ;
9. La ceinture d'Hippolyte, reine des Amazones ;
10. Les bœufs de Géryon, monstre humain à trois corps ;
11. Les pommes d'or du jardin des Hespérides, gardées par un serpent ;
12. Cerbère, chien monstrueux à plusieurs têtes qui garde l'entrée des Enfers.



▲  
Fig. 7  
Coupe à figures noires,  
v. 510 av. J.-C. (H. 16,5 cm, L. 45 cm).  
[MdA, inv. 450.b (A)]

## Thésée et le Minotaure

Un autre héros grec, Thésée, figure lui aussi comme un grand pourfendeur de monstres. Son exploit le plus célèbre est son combat contre le Minotaure, monstre à tête de taureau enfermé dans le Labyrinthe et auquel Athènes devait annuellement envoyer en pâture sept jeunes filles et sept jeunes hommes.

Le musée des Antiquités possède une coupe grecque à figures noires illustrant cet épisode sur un revers (fig. 7). Le héros, couronné de myrte, passe son bras par-dessus l'épaule du monstre et il lui plante son épée dans le dos. L'intérieur de la coupe est décoré du « *gorgoneion* », le masque de la Gorgone qui apparaît aussi sur le bouclier d'Athéna, laquelle est figurée sur l'autre revers. La déesse est équipée en hoplite (casque, bouclier rond et lance) et elle affronte un géant, probablement Enkelados, qui met un genou à terre (fig. 42).

Le thème iconographique s'articule ainsi autour du combat du monde civilisé contre la sauvagerie auquel fait écho un décor dionysiaque (satyre, vigne, etc.) habituel pour une coupe à boire. « En associant ici la déesse protectrice d'Athènes et le héros de la cité, le peintre propose deux aspects d'une même guerre contre la monstruosité : les géants, comme le Minotaure, transgressent en effet les catégories nécessaires à l'ordre du monde, où sont nettement distingués hommes et dieux d'une part, hommes et bêtes de l'autre » (*Hommes, Dieux et Héros*, expo. 1982).

## Hercule au Moyen Age

Les images d'Hercule sont évidemment moins fréquentes dans l'iconographie chrétienne et médiévale où le héros païen continue néanmoins d'être représenté en tant que symbole de la force. Dans l'art monumental, par exemple, il est souvent figuré sur le « modèle antique », c'est-à-dire nu, couvert de la peau du lion de Némée et tenant éventuellement une massue. C'est le cas dans un bas-relief quadrilobé du portail des Libraires (fin XIII<sup>e</sup> siècle), à la cathédrale de Rouen (fig. 14).

Au Moyen Age, les récits « moralisés » offrent une image christianisée d'Hercule qui apparaît souvent en héros-chevalier (fig. 8). Certes, certains épisodes de la légende d'Hercule ont ainsi été rapprochés des récits bibliques : il est un demi-dieu (mais païen) ; il ramène les pommes du jardin des Hespérides (qui rappelle l'Eden) ; il descend aux Enfers (comme le Christ aux Limbes) ; enfin, sa vie terrestre s'achève par une sorte de supplice (martyre ?) qui le conduit à la vie éternelle. Surtout, la figure de l'« Hercule moralisé » découle de la volonté de christianiser les récits mythologiques comme dans l'*Ovide moralisé* qui traduit et adapte, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, les *Métamorphoses* du poète latin Ovide. Hercule est comparé au Christ et ses ennemis deviennent autant de figures du diable : Acheloüs se métamorphose en dragon que combat Hercule. Figure de la force et de la victoire, Hercule a pu être comparé à Samson ou encore à David par les commentateurs médiévaux. Mais ces derniers ne l'ont pas pour autant confondu ou assimilé avec les héros vétérotestamentaires qui sont de véritables pré-figures du Christ.

▼  
Fig. 8  
Double page suivante,  
Hercule combat Acheloüs (détail),  
*Ovide moralisé*, XIV<sup>e</sup> s.  
[Bibliothèque municipale de Rouen,  
Ms O 4 (1044), f<sup>o</sup> 226]



# Samson : un Hercule biblique ?

Dans l'Ancien Testament, Samson est mentionné dans quatre chapitres du Livre des Juges (Jg 13-16) puisqu'il a occupé cette fonction en Israël pendant une vingtaine d'années. Pourtant, aucun de ses actes en tant que juge n'est mentionné. Le conflit entre les Hébreux et les Philistins constitue le cadre des exploits de Samson qui apparaît sous bien des points comme un héros populaire à la manière d'Hercule : comme lui, il terrasse un lion à mains nues.

---

*Samson avec son père et sa mère descendit à Timna et, comme ils arrivaient aux vignes de Timna, il vit un jeune lion qui venait à sa rencontre en rugissant. L'esprit de Yahvé fondit sur lui et, sans rien avoir en main, Samson déchira le lion comme on déchire un chevreau [...].*

Livre des Juges, 14, 5-6  
(trad. Bible de Jérusalem)

---

Dans l'iconographie, Samson est généralement représenté à califourchon sur le lion, en train de l'enjamber ou à genoux sur son échine. Il est figuré en train de saisir la mâchoire du lion à deux mains pour illustrer qu'il « déchire le lion ». On le différencie de David par ses longs cheveux plutôt que par sa barbe et, parfois, par un turban.

Les commentateurs du Moyen Âge ont vu dans cet épisode de Samson terrassant le lion une préfiguration du Christ aux Limbes, vainqueur de Satan : il ouvre la gueule du lion comme Jésus ouvre les portes de l'Enfer. Nourris de culture classique, les Pères de l'Église ont naturellement rapproché les figures d'Hercule

et de Samson dont « la force prodigieuse le fit passer pour Hercule » (saint Augustin, *De Civitate Dei*, XVIII, 19).

Un superbe chandelier en laiton représente Samson à genoux sur le dos du lion dont il saisit les mâchoires à mains nues (fig. 9). La tête et le cou du fauve sont massifs ; sa crinière est composée de mèches gravées de forme triangulaire. Le héros biblique est plutôt mince, imberbe, les cheveux longs et il porte une tunique longue dont les plis sont gravés. Le binet (pièce sur laquelle s'insère la chandelle) est fixé sur les épaules de Samson. De provenance inconnue, ce chandelier appartient à une série d'objets semblables fabriqués à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, très probablement dans les ateliers de dinanderie de la vallée de la Meuse.



◀  
Fig. 9  
Samson combat le lion,  
chandelier en laiton, fin XII<sup>e</sup> s.  
(H. 22 cm, L. 18 cm).  
[MdA, inv. R.91.23]



▲  
Fig. 10  
**Samson et Dalila,**  
*Histoire ancienne jusqu'à César,*  
v. 1470-1480.  
[Bibliothèque municipale de Rouen,  
Ms U 5 (1139), f° 59v]

Au moins quatre autres chandeliers de ce type sont connus : au Victoria and Albert Museum de Londres, au musée du Louvre, aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles ; un autre exemplaire est apparu dans une vente chez Drouot en 1988.

Comme Hercule, Samson est une figure de la force qu'il doit à Dieu (Yahvé) et qui réside dans sa chevelure. Mais il finit par révéler son secret à Dalila, son épouse philistine : il n'a jamais été rasé depuis sa naissance sinon il perdrait sa vigueur. Dès lors Dalila décide de lui tendre un piège et de le vendre aux Philistins : « elle endormit Samson sur ses genoux, appela un homme et lui fit raser les sept tresses des cheveux de sa tête. Ainsi elle commença à le dominer et sa force se retira de lui » (Jg 16, 19-20). Dans l'iconographie médiévale, cette scène est souvent associée au motif du combat contre le lion comme pour confronter la force et la faiblesse du héros. C'est aussi le moyen de dénoncer la trahison féminine et la domination de la femme sur l'homme, comme dans



▲  
Fig. 11  
**Femme assise sur un lion,**  
bas-relief du portail des  
Libraires,  
cathédrale de Rouen, XIII<sup>e</sup> s.



▲  
Fig. 12  
**Samson et Dalila,**  
miséricorde de stalle,  
cathédrale de Rouen, XV<sup>e</sup> s.

les motifs de la femme chevauchant un lion (fig. 11) ou un homme (« lai d'Aristote ») qui figurent dans les bas-reliefs de la cathédrale de Rouen.

L'histoire de Samson, comme celle d'Hercule, met surtout en avant ses prouesses physiques, son invincibilité et ses exploits contre les bêtes et contre ses ennemis. Ces aspects sont également présents dans la figure de David mais le personnage est plus complexe : il est à la fois pasteur et roi, guerrier et musicien, pêcheur et prophète.

## Les moulages du portail des Libraires

Le musée des Antiquités conserve près de 44 moulages en plâtre dont trois cassés et quelques uns en doublons. Le motif du combat d'Hercule contre le lion existe en trois exemplaires.

Cette belle collection témoigne de l'engouement du XIX<sup>e</sup> siècle pour l'architecture et la sculpture médiévales. En lien avec la création du musée de sculpture comparée à Paris en 1879, à l'initiative de Viollet-le-Duc et de Geoffroy-Dechaume, plusieurs campagnes de moulages sont lancées : 1872-1892, 1904-1920 et 1938-1956. La collection rouennaise est en partie réalisée avant 1868 puisqu'une trentaine de moulages sont répertoriés dans le catalogue établi à cette date par l'abbé Cochet. D'autres ont fait partie des collections parisiennes comme le montrent des cartes postales anciennes attestant, vers 1910, l'existence d'au moins seize autres moulages que ceux actuellement conservés au musée des Antiquités.

Vingt de ces moulages étaient à l'honneur lors de l'exposition commémorant le IX<sup>e</sup> centenaire de la cathédrale en 1963 tandis que seize ont longtemps été exposés dans la galerie Cochet, sur le socle de la chaise de Saint-Sever. Tous ont ensuite rejoint les réserves du musée. Ces moulages sont à la fois des œuvres à part entière, témoignage des goûts et des choix esthétiques de leur époque, mais aussi des sources exceptionnelles pour étudier les bas-reliefs du portail des Libraires qui ont depuis connu des dégradations importantes.

La restauration des bas-reliefs du portail des Libraires, achevée en mars 2008, ne peut que revivifier l'intérêt des chercheurs et des curieux pour un programme sculpté offrant une impression contrastée entre l'« ordre » divin incarné par le cycle de la Genèse et le « désordre » des animaux fantastiques (fig. 13) et des créatures hybrides comme la fameuse « Truie qui vièle » bien connue des Rouennais (F. Thénard-Duvivier, 2011). Motifs bibliques et fantastiques bien représentés dans la collection de moulages.



▲  
Fig. 13  
Animal fantastique.



▼  
Fig. 14  
Hercule contre le lion.

Moulages, XIX<sup>e</sup> s.  
du portail des Libraires (XIII<sup>e</sup> s.),  
cathédrale de Rouen  
[MdA, inv. R.2000.14]

## David : le héros pré-chrétien ?

En tant que roi biblique et ancêtre du Christ, David se démarque nettement d'Hercule et même de Samson. Il offre l'image d'une figure héroïque renouvelée : encore vétérotestamentaire par certains traits, dont le motif du combat contre les bêtes sauvages ; déjà chrétienne et médiévale sous d'autres aspects. Il fait d'ailleurs l'objet d'un corpus de textes bibliques plus conséquent et de représentations plus variées que Samson.

David n'est qu'un jeune berger lorsqu'il reçoit l'onction du prophète Samuel à la recherche d'un successeur au roi Saül. Puis il entre au service de ce dernier pour le distraire par ses talents de musicien. L'épisode du combat

avec Goliath, le champion des Philistins, est décisif puisqu'il consacre la force invincible de David qui manifeste son élection divine. Se proposant pour affronter le géant dans un duel dont dépend l'issue de la guerre, David rappelle ses exploits contre le lion et l'ours pour le convaincre de sa bravoure. Ces épisodes, proches du point de vue narratif et symbolique, sont fréquemment associés dans l'iconographie : le héros « élu » est vainqueur de la force brutale des bêtes sauvages ou du géant philistin.

La représentation du combat de David est évidemment proche de celle de Samson qui lutte contre un lion dans une position très semblable. Les deux « héros » sont parfois difficiles à distinguer même si David est figuré imberbe tandis que Samson est généralement barbu et abondamment chevelu. Certes, seul David combat un ours mais cette image est peu courante ou, en tout cas, polysémique dans certains cas car elle pourrait tout aussi bien figurer un monstre d'ours comme dans le moulage d'un bas-relief conservé au musée des Antiquités (fig. 17). Au sein du portail des Libraires, ce bas-relief évoque plus sûrement le combat de David car il appartient à un groupe de scènes illustrant le motif du combat contre le fauve : Hercule contre le lion et un centaure visant un lion (fig. 14).

---

David dit à Saül :

*« Quand ton serviteur faisait paître les brebis de son père et que survenait un lion ou un ours qui enlevait une bête du troupeau, je le poursuivais, je le frappais et j'arrachais celle-ci de sa gueule. Et s'il se dressait contre moi, je le saisissais par les poils du menton et je le frappais à mort. Ton serviteur a battu le lion et l'ours, il en sera de ce Philistin circoncis [Goliath] comme de l'un d'eux, puisqu'il a lancé un défi aux lignes du Dieu vivant. » [...] Saül revêtit David de sa tenue, lui mit sur la tête un casque de bronze et le revêtit d'une cuirasse. David ceignit l'épée de Saül par-dessus sa tenue. Il s'efforça de marcher, mais il n'était pas entraîné [...]. David s'en débarrassa.*

---

Premier Livre de Samuel, 17, 34-39  
(trad. Bible de Jérusalem)

---

▲  
Fig. 15  
David et Goliath  
majolique,  
école des Della Robbia (?),  
Italie, XVI<sup>e</sup> s.  
[MdA, inv. 932]



L'illustration littérale du texte biblique conduirait à représenter David debout en train de saisir le lion (ou l'ours) par la crinière, d'une main, et de le frapper de l'autre (fig. 16) ; ou encore d'arracher une bête de sa gueule (ce que ne fait pas Samson). C'est pourtant rarement le cas. Par contre, David est parfois armé d'une épée qu'il enfonce dans la gueule du lion.

David n'est pas seulement, comme Samson, une préfigure du Christ mais aussi son ancêtre direct. Plusieurs épisodes de son histoire ont été mis en parallèle avec la vie du Christ : ses victoires sur le lion et sur Goliath annoncent celle du Christ sur Satan. Plus précisément, le geste d'arracher le brebis a été interprété comme le symbole du Christ descendant aux Limbes pour arracher les Justes aux griffes de Satan ou, plus globalement, arrachant l'humanité de la gueule du démon.

▲  
Fig. 17  
David combat l'ours  
et le lion  
Moulage, XIX<sup>e</sup> s.  
du portail des Libraires (XIII<sup>e</sup> s.),  
cathédrale de Rouen

◀  
Fig 16  
Samson,  
Livres d'heures à l'usage  
de Rome,  
Bining Simon, v. 1515-1525.  
[Bibliothèque municipale de Rouen,  
Ms Leber 142, f<sup>o</sup> 159]



Parmi les trois « héros » abordés dans ce premier dossier, **Hercule** est le plus aisément identifiable avec un type iconographique stable : le héros nu, couvert de la peau du lion de Némée et portant parfois une massue ; ou bien, dans certains manuscrits médiévaux, le chevalier en armure.

**Samson** offre un type iconographique plus dépouillé qui ne permet pas toujours de le différencier distinctement. Certes, il affronte un « jeune lion » mais la taille du lion ne constitue pas un indice fiable en iconographie. Surtout, il combat « sans rien avoir en mains », donc sans armes, ni bâton ou massue. Enfin, sa barbe et ses cheveux longs voire ses tresses le distinguent généralement de David ; et il est parfois affublé d'un turban qui souligne son origine orientale.

**David** offre, quant à lui, la figure la plus riche et complexe et, contrairement à Samson, le motif du combat contre le lion, n'est pas le plus fréquemment utilisé pour le représenter. Outre le combat contre l'ours (encore plus rare), c'est l'affrontement contre Goliath qui est privilégié. Surtout, David apparaît en roi-musicien, figure mieux adaptée à cet ancêtre du Christ que celle du héros victorieux des fauves sur le modèle de Samson et d'Hercule.

Dans l'iconographie chrétienne, le motif du combat fait référence à la toute-puissance de la foi qui permet à tous les fidèles – et non aux seuls héros – de triompher, avec l'aide de Dieu, des tentations et des épreuves. D'un point de vue eschatologique, les exploits des héros annoncent également l'espérance du salut et de la vie éternelle après la mort (L. Vieillefon, 2003).

◀  
 Fig. 18  
**Hercule**,  
 porte en bois (détail), XVII<sup>e</sup> s.  
 (H. 2,12 m, L. 1,05 m).  
 [MdA, inv. 1702 (A)]

## Le saint victorieux du dragon : le modèle chrétien du héros médiéval



▲  
Fig. 19  
Saint Michel,  
statuette en chêne, XVI<sup>e</sup> s.  
(H. 85 cm).  
[MdA, inv. R.90.112]

Les images de saint Michel ou de saint Georges « terrassant le dragon », ou encore celle de sainte Marguerite « yssant du dragon », figurent parmi les plus fréquentes de l'iconographie médiévale. Elles illustrent le combat des saints contre les forces du mal et la victoire de l'Église sur le diable ou sur les païens. Par ailleurs, une quarantaine de saints sont associés d'une manière ou d'une autre à un dragon (ou un serpent). Outre l'archange Michel qui figure dans la Bible et Georges ou Marguerite qui proviennent d'Orient, la plupart de ces saints sont bien ancrés dans les provinces de la Gaule mérovingienne. Ce sont souvent des évêques du haut Moyen Âge qui ont participé à la lutte contre le paganisme. Parmi les évêques combattant le dragon en Neustrie, on trouve saint Nicaise et saint Romain, à Rouen, saint Taurin d'Evreux, saint Marcel à Paris, ou encore saint Loup et saint Vigor à Bayeux.

Dans les légendes, la rencontre avec le dragon constitue un moment important de la vie du saint et souvent un épisode fondateur dans l'histoire locale car elle marque le plus souvent le début ou l'achèvement de l'évangélisation du diocèse. Le « héros » est décrit en train de dompter, d'enchaîner ou d'empaler le « dragon » qui porte parfois un nom local : par exemple, la « Tarasque » pour sainte Marthe, le « Graouly » pour saint Clément de Metz, la « Guivre » pour saint Armel (en Bretagne) ou, bien sûr, la « Gargouille » pour saint Romain de Rouen. Si l'appellation de « saint terrassant le dragon » n'est pas toujours exacte, il s'agit bien, dans tous les cas, de la victoire du saint sur le monstre. D'ailleurs l'objet utilisé par le saint pour vaincre son ennemi lui fait fonction d'attribut dans l'iconographie : par exemple, la lance (saint Georges), le glaive (saint Michel), le goupillon (sainte Marthe), l'étole (saint Romain), la prière et la croix (sainte Marguerite).



## Saint Michel : l'archange combattant les forces du mal

*La seconde victoire est celle que remporta l'archange lorsqu'il chassa du ciel le dragon, c'est-à-dire Lucifer, et tous ses suppôts. C'est à cette bataille que renvoient ces lignes d'Apocalypse (12,7) : « Un combat se fit dans le ciel, Michel et ses Anges combattirent le Dragon ». Comme Lucifer, en effet, revendiquait l'égalité avec Dieu, l'archange Michel, porte-enseigne de l'armée divine, vint le chasser du ciel avec ses suppôts, et les repoussa dans la zone ténébreuse de l'air jusqu'au jour du Jugement.*

Jacques de Voragine,  
*La Légende dorée*  
(trad. selon A. Boureau,  
Gallimard, 2004)

Avec Gabriel et Raphaël, Michel est l'un des trois archanges mentionnés dans l'Ancien Testament, mais lui seul bénéficie d'un chapitre dans la Légende dorée. Sa présence parmi les saints correspond à l'assimilation des figures de l'archange et du saint dans les pratiques de dévotion. De nombreux monastères lui sont dédiés. Son culte est encouragé en tant que patron des guerriers et vainqueur des démons païens. En 789, Charlemagne reconnaît officiellement les trois archanges. En 813, il impose le 29 septembre comme jour de la fête de saint Michel sous le patronage duquel il place ainsi son empire. Cette fête constitue une référence dans de nombreux actes de la société médiévale. L'iconographie de saint Michel est dominée par les représentations de son combat contre le dragon. On le distingue de saint Georges qui n'est pas ailé et qui est le plus souvent représenté en cavalier. En outre, l'archange est le saint protecteur du royaume de France alors que saint Georges est celui des Anglais. En tant que « prince de la milice céleste », saint Michel lutte contre le mal incarné par les anges rebelles ou par le dragon. Son combat est évoqué dans l'Apocalypse (12, 7) qui ne laisse aucun doute sur la symbolique du dragon comme incarnation des forces du mal. La description qui s'ensuit est suffisamment dynamique et visuelle pour être transposée en images. Elle domine dans la culture occidentale à partir de l'époque carolingienne. La victoire sur le dragon symbolise celle du christianisme sur les anciens cultes païens. L'archange figure en bonne place dans l'iconographie romane comme en témoigne un manuscrit du début du XII<sup>e</sup> siècle conservé à la bibliothèque municipale de Rouen (fig. 20).

◀  
Fig. 20  
Saint Michel,  
*Vitae sanctorum*,  
abbaye de la Trinité Fécamp,  
v. 1120-1130.  
[Bibliothèque municipale de Rouen,  
Ms U 20 (1404), f° 42v]



Fig. 21  
 Tapisserie des « Cers ailés »,  
 laine et soie, milieu XV<sup>e</sup> s.  
 (H. 3,47 m, L. 3,80 m).  
 [MdA, inv. 1854]  
 Les banderoles enroulées autour  
 des trois cers portent des vers  
 en caractères gothiques.  
 A droite, on lit l'exaltation de  
 porter ces armes :  
*Si. noble. na. dessoubz. les. cieulx. /*  
*Je. ne. pourroye. porter. mieulx*  
 Au centre, quatre vers  
 encouragent la fidélité au roi de  
 France :  
*C'est. estandart. est. une. enseigne. /*  
*Qui. aloial. francois. enseigne.*  
*de. jamais. ne. la. bandonner.*  
*s'il. ne. veut. son. /*  
*bonneur. [honneur] donner*  
 A gauche, c'est l'annonce de la  
 victoire des armes de France :  
*Armes. porte. très. glorieuses. /*  
*Et. sur. toutes. victorieuses.*



▲  
Fig. 22  
Crosse abbatiale,  
cuivre gravé et doré,  
seconde moitié du XII<sup>e</sup> s.  
(H. 24 cm, l. 8,8 cm).  
[MdA, inv. 908.1]

►  
Fig. 23  
Crosse épiscopale,  
cuivre doré et émaillé,  
v. 1256 (H. 29,5 cm, l. 12 cm).  
[Musée d'Evreux, inv. 10343]

Parmi les représentations normandes les plus anciennes de saint Michel « terrasant » le dragon, on trouve la crosse de Jean II de la Cour d'Aubergenville, évêque d'Evreux en 1244-1256 (fig. 23). Au XIII<sup>e</sup> siècle, ce motif du combat contre le dragon est fréquemment ajouté à l'intérieur de la volute en forme de serpent comme dans les croses du siècle précédent, notamment celle de l'abbesse de Saint-Amand conservée au musée des Antiquités (fig. 22). La figure de l'archange victorieux du dragon rappelle le rôle d'évangéliste et elle complète le serpent évoquant l'épisode vétérotestamentaire du « serpent d'airain » façonné par Moïse pour guérir des morsures ceux qui le regardaient. Ce type de crosse est à la fois un symbole de lutte contre le paganisme et de protection des croyants.

Le type iconographique dominant jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle montre saint Michel vêtu d'une longue robe et d'un manteau aux plis marqués, portant un bouclier de forme allongée (le plus souvent un écu). Il enfonce une lance dans la gueule d'un démon zoomorphe qu'il foule de ses pieds généralement nus (en signe de sainteté). En fait, ce type iconographique ne correspond guère à celui de l'archange combattant en l'absence d'ailes et d'armure. Le visage du saint est impassible et son attitude est statique. Ce type iconographique, courant au XIV<sup>e</sup> siècle, met davantage en scène la victoire du saint, le coup de grâce qu'il donne à la bête maléfique plutôt que le combat lui-même (F. Thénard-Duvivier, 2008).

L'iconographie de saint Michel est marquée par le renouveau et la diffusion de son culte en Normandie à partir du Mont-Saint-Michel. Par exemple, le roi Philippe le Bel se rend en pèlerinage au Mont en 1311 et il fait don de 1200 ducats d'or à l'autel du saint. Au XV<sup>e</sup> siècle, les images et le culte de l'archange continuent à évoluer au gré de l'interpénétration de l'histoire normande et de celle du royaume de France : la guerre de Cent Ans marque un tournant important dans les représentations de saint Michel dont le caractère guerrier s'accroît.

Une statuette du musée des Antiquités (fig. 24) montre ainsi l'archange habillé d'une cotte de mailles et d'une armure, brandissant son épée (restaurée) de la main droite et tenant probablement une balance (disparue) de la main gauche. Son visage est ovale, ses cheveux finement bouclés, ses ailes pointent





▲  
Fig. 25  
Saint Michel,  
statuette en bois, XV<sup>e</sup> s.  
ancienne auberge  
de La Bouille.

◀  
Fig. 24  
Saint Michel,  
Statuette en tilleul,  
fin XV<sup>e</sup> s.  
(H. 76 cm, L. 27 cm,  
P. 32 cm).  
[MdA, inv. 2765 (A)]

vers le haut. Il incarne ainsi le parfait chevalier : jeune, beau, fougueux. En Normandie, saint Michel symbolise surtout la résistance héroïque des défenseurs du Mont-Saint-Michel face aux Anglais en 1427 ; victoire attribuée à la protection du saint patron. En outre, Charles VII fait graver une monnaie à l'effigie de l'archange qui figure aussi sur son étendard avec la devise « saint Michel est mon seul défenseur ». Par la suite, Louis XI crée l'ordre de saint Michel en 1469 pour honorer les grands serviteurs du royaume : l'insigne est un collier composé de coquilles, de chaînettes et d'un pendentif en or avec « saint Michel foulant le dragon ».

L'archange est directement associé aux armes de France dans la tapisserie des « cerfs ailés » au Musée des Antiquités (fig. 21). Protecteur du royaume de France, saint Michel figure sur l'étendard que tient un cerf ailé (le roi Charles VII) entre ses pattes. Deux autres cerfs ailés arborent une couronne et un écusson fleurdélié tout en enjambant la palissade symbole du royaume de France : ce seraient les provinces de Normandie et de Guyenne. Les deux lions, à l'extérieur, évoqueraient les Anglais.

En raison de son rôle protecteur, on retrouve des statuette de l'archange sur les façades en bois ou dans les angles des maisons du XV<sup>e</sup> siècle (fig. 26). C'est pourquoi saint Michel apparaît aussi dans les objets cultuels du quotidien. Sur la couverture d'un petit livre de prières du matin (fig. 25 et 27), il fait figure de protecteur et d'intermédiaire entre le fidèle et Dieu, à l'instar du Christ, de la Vierge et de saint Jean (représentés en revers de couverture) ou encore de saint Christophe (sur le dessus). Ce superbe livre en argent et émaux translucides offre un témoignage précieux sur les modalités du culte à saint Michel à la fin du Moyen Age au même titre que les enseignes de pèlerinage des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (fig. 29 et 30).

En figurant saint Michel victorieux du démon et non plus du dragon, les enseignes annoncent un changement important dans l'iconographie du saint au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. L'archange devient le défenseur de l'Eglise menacée par les protestants : le démon prend dès lors le visage de l'hérésie. Le combat est mis en scène à travers les mouvements du saint, ses ailes déployées et ses gestes : il brandit son épée, sa lance ou encore son bouclier à la manière d'un étendard ; il met en joue, terrasse ou encore



enchaîne le démon. Ce dernier est généralement figuré comme une créature hybride de plus en plus anthropomorphe et ne conservant que quelques caractères du « dragon » : griffes, queue serpentine ou ailes. Deux statuettes du XVI<sup>e</sup> siècle, conservées au musée des Antiquités, témoignent de cette évolution. La première est une sculpture en fer forgé ciselé et peint (fig. 28) : l'archange brandit une épée ondulée et plante sa lance dans un démon sous ses pieds. Il porte une armure de type médiéval peinte (en vert) d'où sortent des chaînons de cotte de maille. La seconde statuette (fig. 19), en chêne, est de style Renaissance. Saint Michel n'est plus ailé, il pose le pied sur le démon et il porte la cuirasse de type romain avec plastron sur le buste et jupe de lanières découvrant ses jambes. Sa main gauche tenait la lance (disparue) et la droite (mutilée) brandissait probablement une épée.

▲  
Fig 26  
**Saint Michel**,  
petit livre de prières  
du matin,  
argent traité en taille-basse  
et émaux translucides, XV<sup>e</sup> s.  
(H. 4 cm, L. 3,2 cm fermé,  
6,6 cm ouvert).  
[MdA, inv. 60 (D)]

►  
Fig 27  
**Saint Michel**,  
statuette en bois, XV<sup>e</sup> s.  
maison au  
74, rue Saint-Romain à Rouen.





▲  
Fig. 28  
**Saint Michel**,  
sculpture en fer forgé  
ciselé et peint, XVI<sup>e</sup> s.  
(H. 33 cm, L. 16,5 cm).  
[MdA, inv. 75 A]



## Les enseignes de pèlerinage

Le musée des Antiquités conserve une importante collection d'enseignes religieuses et profanes. Il s'agit de petits objets de quelques centimètres de hauteur, généralement pourvus d'un moyen de fixation (anneau, épingle et fermoir) : dans ce cas ils étaient accrochés sur les vêtements et couvre-chefs à la manière d'une broche. Moulés et façonnés par les « biblotiers », la plupart sont en plomb (ou en alliage de plomb et d'étain).

Aussi les enseignes du musée sont-elles issues des dragages de la Seine puisque ce matériau résiste plutôt bien à l'eau (*Trésors des abbayes normandes*, 1979, p. 297-305).

Les enseignes de pèlerinage sont des souvenirs que les pèlerins du Moyen Âge achètent à l'occasion de la visite d'un sanctuaire afin de continuer de porter l'image du saint ou des reliques qu'ils sont venus vénérer. Elles ont aussi une valeur apotropaïque : elles écartent le mal et protègent celui qui les porte.

Ces enseignes témoignent du succès du culte des saints et de la fréquentation des lieux de pèlerinage rouennais (Sainte-Catherine du Mont, Saint-Michel au Mont-Gargan, Notre-Dame de Bonsecours, etc.) ou normands (Mont-Saint-Michel). Dans les collections du musée, on trouve une vingtaine de saintes et saints figurés sur les enseignes dont sept effigies de saint Michel victorieux du diable et cinq de saint Georges terrassant le dragon. On retrouve les types iconographiques de chaque saint avec quelques variations de détail : par exemple, le bouclier figure parfois la croix du Christ pour l'un ou l'autre des saints, mais une coquille dans un seul cas (saint Michel).

▲  
Fig. 29  
**Saint Michel**,  
enseigne de pèlerinage  
en plomb moulé, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.  
[MdA, inv. R.95.196]

▶  
Fig. 30  
**Saint Georges**,  
enseigne de pèlerinage  
en plomb moulé, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.  
[MdA, inv. R.95.184]



# Saint Georges : le chevalier qui sauve la princesse

Saint légendaire, Georges est présenté comme originaire de Cappadoce, officier d'une légion romaine et martyr en 303 suite aux persécutions perpétrées par l'empereur Dioclétien. Sa légende n'est pas sans rappeler un conte oriental ou encore un récit romanesque. L'épisode du combat avec le dragon serait apparu au XI<sup>e</sup> siècle : il met en scène une jeune princesse dont la délivrance symbolise l'évangélisation de la Cappadoce par saint Georges.



▲  
Fig. 31  
**Saint Georges**  
retable de la chapelle haute  
du château de Gaillon,  
par Michel Colombe,  
haut-relief en marbre,  
(détail), v. 1508.  
[Paris, musée du Louvre,  
inv. MR 1645 ; N 15013]

Le thème de la lutte contre le dragon et de la délivrance de la princesse se trouve dans les légendes de l'Orient et de l'Antiquité, par exemple dans le récit grec de Persée et d'Andromède. Fréquent dans les romans de chevalerie, ce motif est courant dans l'iconographie de saint Georges comme symbole de l'Eglise arrachée à ses persécuteurs par l'empereur Constantin. On retrouve ce « trio » dans un haut-relief en marbre du château de Gaillon qui marque, vers 1510, le début de la Renaissance en Normandie (fig. 31). Le saint est généralement représenté jeune et imberbe, les che-

---

*Georges était originaire de Cappadoce, et servait dans l'armée romaine, avec le grade de tribun. Le hasard d'un voyage le conduisit un jour dans les environs d'une ville de la province de Libye, nommée Silène. Or, dans un vaste étang voisin de cette ville habitait un dragon effroyable qui, maintes fois, avait mis en fuite la foule armée contre lui [...]. Pour apaiser la fureur de ce monstre et pour l'empêcher d'anéantir la ville tout entière, les habitants s'étaient mis d'abord à lui offrir, tous les jours, deux brebis. Mais bientôt le nombre des brebis se trouva si réduit qu'on dut chaque jour livrer au dragon une brebis et une créature humaine.*

*On tirait donc au sort le nom d'un jeune homme ou d'une jeune fille ; et aucune famille n'était exceptée de ce choix. Et déjà presque tous les jeunes gens de la ville avaient été dévorés lorsque, le jour même de l'arrivée de saint Georges, le sort avait désigné pour victime la fille unique du roi. [...]*

*Saint Georges, qui passait par là, la vit tout en larmes, et lui demanda ce qu'elle avait. Et elle : « Bon jeune homme, remonte vite sur ton cheval et fuis pour ne pas mourir de la même mort dont je vais mourir ! »*

*[...] Et Georges : « Je ne partirai point d'ici que tu ne m'aies dit ce que tu as ! » Alors, la jeune fille lui raconta toute son histoire et Georges lui dit : « Mon enfant, sois sans crainte, car, au nom du Christ, je te secourrai ! » Mais elle : « Vaillant chevalier, hâte-toi de te secourir toi-même, pour ne point périr avec moi ! C'est assez que je sois seule à périr ! » Et, pendant qu'ils parlaient ainsi, le dragon souleva sa tête au-dessus de l'étang. La jeune fille, toute tremblante, s'écria : « Fuis, cher seigneur, fuis au plus vite ! » Mais Georges, après être remonté sur son cheval et s'être muni du signe de la croix, assaillit bravement le dragon qui s'avançait vers lui et, brandissant sa lance et se recommandant à Dieu, il fit au monstre une blessure qui le renversa sur le sol. Et le saint dit à la jeune fille : « Mon enfant, ne crains rien, et lance ta ceinture autour du cou du dragon ! » La jeune fille fit ainsi, et le dragon, se redressant, se mit à la suivre comme un petit chien qu'on mènerait en laisse.*

---

Jacques de Voragine,  
**La Légende dorée**  
(Ed. Diane de Selliers, 2000)

---

veux bouclés ; il arbore l'armure des chevaliers et combat soit à pied, soit à cheval. Vêtu d'une armure, il transperce généralement le dragon de sa lance et porte parfois un écu marqué d'une croix rouge qui évoque celui des Croisés. La princesse qu'il délivre a parfois été assimilée à sainte Marguerite mais cette dernière se libère elle-même du dragon qui l'a engloutie en lui perçant le ventre de sa croix.

Le culte et l'iconographie de saint Georges connaissent un véritable essor avec les croisades. On raconte, en effet, que saint Georges est apparu, monté sur un cheval blanc, aux côtés des Croisés lors de la bataille d'Antioche en 1098. Il devient dès lors le patron des Croisés en Terre sainte (comme saint Jacques est celui des Croisés en Espagne), puis des Templiers : le dragon symbolise alors les Infidèles. Un siècle plus tard, en 1191, Richard Cœur de Lion fait halte, avec son armée, à Lydda (où se trouve le tombeau supposé du saint) avant de marcher sur Jérusalem. Le roi anglais place ainsi son armée sous la protection du saint qui devient le protecteur de l'Angleterre en 1222, lorsque le synode d'Oxford rend sa fête obligatoire. Edouard III le choisit comme patron de l'ordre de la Jarretière qu'il crée en 1349. De manière plus générale, il est le patron des chevaliers et des cavaliers, mais aussi des archers et arbalétriers ou encore des armuriers.

Fig. 32  
Combat contre le dragon,  
miséricorde de stalle,  
XV<sup>e</sup> s., cathédrale de Rouen.



▲ Fig. 33  
Saint Georges,  
sculpture en bas-relief, XIV<sup>e</sup> s.,  
cathédrale de Lyon.

En Normandie, les représentations de saint Michel supplantent manifestement celles de saint Georges, patron des Anglais, comme en témoignent les collections du Musée des Antiquités ou encore les bas-reliefs de la cathédrale de Rouen. Ainsi, un quadrilobe du portail des Libraires, dont le musée conserve deux moulages, montre un homme enfonçant son épée dans la gueule d'un dragon qu'il tient par l'oreille tout en appuyant son pied sur la patte du monstre. Mais rien ne permet de distinguer saint Georges : ni armure, ni nimbe, ni cheval. Cette scène de lutte au corps-à-corps est finalement plus proche de celle d'Hercule ou de Samson combattant le lion. Elle est reprise sur une miséricorde dans les stalles du XV<sup>e</sup> siècle (fig. 32) : l'homme enfonce une lance dans la gueule du dragon tout en posant son pied sur sa patte pour montrer qu'il le « terrasse ». Pourtant, le combat de saint Georges offre un motif de choix pour la sculpture comme le montrent au moins cinq bas-reliefs de la cathédrale de Lyon (fig. 33). La sous-représentation du saint dans la Normandie médiévale résulte bien d'un choix politique en grande partie lié à la guerre de Cent Ans.

## Saint Romain : l'évêque qui domine la « gargouille »

Dans le cycle de vingt bas-reliefs du portail de la Calende à saint Romain (sur la façade méridionale de la cathédrale de Rouen), on peut s'étonner que ne figure pas le célèbre épisode de la « Gargouille » dominée par le saint. Mais ce dernier n'en est pas moins montré comme un héros triomphant des démons païens puisqu'il est figuré en train de détruire le « repaire de Vénus » ou encore un « temple païen » dans plusieurs des scènes sculptées qui illustrent ainsi les récits hagiographiques du XI<sup>e</sup> siècle (F. Thénard-Duvivier, 2011).

Pourtant la légende de la « Gargouille » exalte également son rôle de protecteur de la cité de Rouen car la légende raconte que saint Romain a réussi à délivrer la population rouennaise en enchaînant, avec l'aide d'un prisonnier, le dragon qui la menaçait avant de le ramener triomphalement dans la cité. C'est ce que montre une miniature dans un manuscrit de l'archevêché aujourd'hui conservé à la bibliothèque municipale de Rouen (fig. 37). Si le rôle de défenseur de la cité est dévolu à l'évêque de Rouen par les textes hagiographiques du XI<sup>e</sup> siècle, la popularité de saint Romain connaît un certain essor au XV<sup>e</sup> siècle grâce à la diffusion de légende de la « Gargouille » que reprend l'iconographie de l'époque jusque sur les maisons civiles où il fait figure de protecteur à l'instar de saint Michel victorieux du dragon (fig. 34 et 35). Des sculptures de façade sont toujours visibles dans les rues de Rouen et au musée des Antiquités.

Le miracle de la « Gargouille » fonde le privilège de la « fierte Saint-Romain », du nom de la châsse porté par le condamné à mort que le chapitre de la cathédrale pouvait faire libérer chaque année au moment de l'Ascension. Si la légende et le privilège sont censés remonter à l'époque de saint Romain, évêque de Rouen au VII<sup>e</sup> siècle, on n'en trouve la mention que dans un texte de 1394 (pour la Gargouille) et dans une enquête de 1210 (pour le privilège).

Cette dernière porte sur le refus du gouverneur du château de délivrer un prisonnier



▲  
Fig. 35  
**Saint Romain,**  
Pigeard en bois, XV<sup>e</sup> s.  
maison au  
12 pl. Lt Aubert à Rouen.

◀  
Fig. 34  
**Saint Romain,**  
Pigeard en bois, XV<sup>e</sup> s.  
maison au  
74, rue Saint-Romain  
à Rouen.

à la demande du chapitre : les témoins attestent que « sous les règnes de Henri II et de Richard Cœur de Lion, le prisonnier avait toujours été libéré ». En définitive, le roi Philippe Auguste autorise la concession du privilège. En fait, tout porte à croire que la légende de la gargouille a été inventée au XIV<sup>e</sup> siècle pour justifier le privilège du chapitre ; ce qui expliquerait son absence dans le cycle de la cathédrale réalisé dans le premier quart du siècle.

En outre, comment expliquer l'absence, dans le cycle sculpté du portail de la Calende, de toute référence à l'inondation miraculeusement arrêtée, en 1296, par la relique du bras de Romain que présente l'archevêque Guillaume de Flavacourt (1278-1306) pour stopper de l'eau ? Là encore, il s'agit d'une mention tardive dans les textes : en l'occurrence dans la *Chronique abrégée des archevêques de Rouen* (rédigée entre 1453 et 1483). D'ailleurs, l'emplacement même de la chapelle Saint-Romain, au nord-est de la cathédrale dont elle dépend, est probablement lié à la construction de la légende. Située à la limite de la hauteur des hautes eaux de la Seine, cette chapelle semblerait ainsi jouer un rôle protecteur, dès lors attribué aux reliques qu'elle pouvait abriter. Ce lien entre la topographie et un « monstre » redouté est souvent à l'origine de la légende du « héros » local qu'incarne généralement le saint évêque pendant le haut Moyen Âge. C'est aussi un signe de l'évangélisation et de la lutte contre le paganisme. Mais dans le cas de cette légende tardive, il s'agit de conforter le culte du saint évêque et d'affirmer les privilèges du chapitre au XV<sup>e</sup> siècle. Ainsi, la crue de la Seine en 1497 offre l'occasion de faire appel à la protection de saint Romain. C'est aussi à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en 1485, que le chapitre rouennais obtient du roi Charles VIII la reconnaissance officielle du privilège de libérer un prisonnier chaque année, le jour de l'Ascension, privilège confirmé en 1512 par le roi à la demande de l'archevêque Georges II d'Amboise. C'est dans ce contexte d'affirmation forte des privilèges du chapitre et de la figure de saint Romain, que la confrérie du même nom commande la verrière de la cathédrale consacrée à la vie de saint Romain (fig. 38).



▲  
Fig. 36  
La gargouille tenue  
en "laisse" par le prisonnier,  
Verrière,  
église Saint-Godard (Rouen),  
baie 3 (détail), v. 1540.

▼  
Fig. 37  
Double page suivante,  
Saint Romain, la gargouille et le prisonnier,  
*Rituale ad usum ecclesiae Rothomagensis*,  
Manuscrit de la cathédrale de Rouen, XV<sup>e</sup> s.)  
[Bibliothèque municipale de Rouen, Ms Y 4 (387), f<sup>o</sup> 42v]





## Les verrières de la cathédrale de Rouen

La verrière de la « vie de saint Romain » (baie 28) rassemble des éléments de 1511-1512 et de 1521. *Au registre supérieur* : le miracle de la gargouille sur fond de paysage rouennais (fig.38) avec l'une des meilleures représentations de l'abbaye de la Trinité du Mont-de-Rouen, comme l'a fort justement observé Lucien-René Delsalle dans un article de 1997. Puis saint Romain arrête l'inondation qui menace la ville figurée en arrière-plan. Le roi (Dagobert sous les traits de François Ier ou bien Louis XII) accorde le privilège de la « fierte Saint-Romain » au chapitre. Enfin, une délégation du chapitre reçoit les clés de la prison. *Au registre inférieur* (éléments de deux scènes très incomplètes) : le prisonnier porte la châsse de saint Romain avant d'être libéré et couronné de fleurs devant le reliquaire (au centre).

La verrière du « panégyrique de saint Romain » (baie 30) a été offerte par Jacques Le Lieur en 1521 comme l'indique un cartouche. Chacune des sept scènes de la vie du saint est présidée par une vertu théologale ou cardinale. *Au registre supérieur* : allégorie du privilège du saint évêque qui dirige sa crosse vers le « bras de saint Romain » (reliquaire de la cathédrale) pour intercéder devant Justice (qui tient une balance et deux épées) au profit du criminel délivré chaque année. *Au registre inférieur* : saint Romain chasse les démons du temple de Vénus ; derrière lui, la personification de la Force est coiffée d'une enclume.

◀  
Fig. 38  
Saint Romain, le prisonnier  
et la gargouille,  
verrière de la cathédrale,  
baie 28 (détail), v. 1521.

# Sainte Marguerite

## « yssant du dragon »

Sainte Marguerite est une martyre légendaire d'Antioche. Inspiré de sources d'origine grecque, le récit de son martyre est diffusé à partir du XIV<sup>e</sup> siècle par la *Légende dorée*. Fille d'un prêtre païen d'Antioche, elle aurait été convertie par sa nourrice qui lui faisait garder ses moutons. Mais, un jour, le gouverneur Olibrius, est séduit par sa beauté en l'apercevant. Comme elle lui résiste, il la fait jeter dans un cachot où elle est assaillie par le diable sous la forme d'un dragon qui l'engloutit.

*Quand elle fut dans son cachot, elle pria le Seigneur de lui montrer, sous une forme visible, l'ennemi qu'elle combattait ; et voilà qu'apparut un très monstrueux dragon. Comme il s'élançait pour la dévorer, elle fit un signe de croix et il disparut, ou bien, comme on lit ailleurs, il posa sa gueule sur sa tête et sa langue sur son talon et l'engloutit aussitôt ; mais pendant qu'il voulait l'avalier, elle s'arma du signe de la croix : la vertu de la croix fit éclater le dragon et la vierge en sortit indemne.*

Jacques de Voragine,  
*La Légende dorée*  
(trad. selon A. Boureau, 2004)

Sainte Marguerite est populaire en Occident en raison de son pouvoir d'intercession qu'on lui attribue en faveur des femmes parturientes qui l'invoquent dans l'espoir d'une délivrance aussi facile que celle de la sainte du ventre du dragon.

Dans l'iconographie, la sainte est représentée en prière en train de sortir (« ysser ») du dos ou du ventre d'un dragon. Par exemple, un bas-relief du portail des Libraires la montre en buste, émergeant du monstre, les mains jointes face à la main de Dieu qui surgit de la nuée pour la délivrer en réponse à sa prière (fig. 39).

La popularité de ce motif s'explique également par sa force didactique : c'est la prière qui permet l'intercession divine délivrant du démon. L'origine de la légende médiévale est probablement liée à une image mal comprise. Comme de nombreuses autres saintes, Marguerite était figurée debout, les mains jointes, à côté d'un dragon dont elle triomphait symboliquement par la prière. On a dès lors pu croire qu'elle sortait de son corps. D'ailleurs,

Jacques de Voragine, l'auteur de la *Légende dorée*, émet des réserves sur ce miracle. En outre, ce motif iconographique n'est pas sans rappeler celui de Jonas sortant indemne du ventre de la « baleine » et il peut être rapproché symboliquement de l'épisode où Adam et Eve sont délivrés des Limbes par le Christ armé de sa croix. Enfin, la couronne que la sainte porte dans certaines images, résulte soit d'une allusion à son nom qui



▲  
Fig. 39  
Sainte Marguerite,  
bas-relief du portail de la  
Calende, XIV<sup>e</sup> s.,  
cathédrale de Rouen.

signifie perle en latin (*margarita*), soit de la confusion avec la princesse que saint Georges délivre du dragon.

On la distingue de sainte Marthe qui dompte le dragon fluvial appelé « Tarasque » en l'aspergeant d'eau bénite et en lui passant sa ceinture autour du cou pour le ramener, tenu en laisse, à Arles où il est mis à mort. Cette dernière est donc « armée » d'un goupillon et non d'une croix comme sainte Marguerite. En définitive, sainte Marthe ferait davantage figure de saint Georges féminin que sainte Marguerite. Mais elle est moins présente dans l'iconographie normande. On les trouve néanmoins associées dans deux bas-reliefs du portail de la Calende formant



▲  
Fig. 41  
Sainte Marguerite,  
plaque émaillée, XVII<sup>e</sup> s.  
[MdA, inv. R. 99. 186]

◀  
Fig. 40  
Sainte Marguerite,  
panneau du « retable  
bruxellois », XV<sup>e</sup> s.  
[MdA, inv. 687(A)]



une sorte de binôme : sainte Marguerite est figurée « yssant du dragon » tandis que sainte Marthe est en train de saisir le dragon. Aucune confusion n'est donc possible entre les deux « héroïnes », soit sainte Marguerite est figurée en train de sortir du dos du dragon, soit le monstre retient encore un pan de sa robe dans sa gueule.

C'est ce que montrent deux œuvres du musée des Antiquités. Sur un panneau du « retable bruxellois », peint au XV<sup>e</sup> siècle, la sainte est auréolée et elle est clairement identifiée (fig. 40). Elle tient, entre ses mains jointes en prière, une longue hampe terminée par une croix. Si elle apparaît comme posée sur le dragon dont elle est victorieuse, on voit aussi un bout de sa robe sortant de la gueule du monstre pour évoquer qu'il l'a d'abord avalée. Une plaque émaillée du XVII<sup>e</sup> siècle permet de voir comment évolue l'image de sainte Marguerite à l'époque moderne (fig. 41).

Outre quelques changements formels (l'auréole devient un halo lumineux, la chevelure est bouclée, la robe plus précieuse), la sainte semble prendre « la pause » et elle regarde le spectateur. Enfin, le dragon n'est plus qu'un simple attribut au même titre que la palme du martyre que la sainte tient de la main gauche : à côté d'elle apparaît un petit dragon qui lui mord la manche pour évoquer sa délivrance miraculeuse.

## Les images normandes du combat contre le dragon

La fréquence et la variété des représentations normandes de saints combattant un monstre ou un dragon peuvent s'expliquer à partir de trois pistes principales liées à l'histoire de la Normandie.

Tout d'abord, il faut prendre en compte les apports nordiques ou scandinaves. D'une part, les envahisseurs ont amené avec eux leurs légendes, leurs divinités mais aussi leur art ornemental dans lequel les dragons et les entrelacs serpenti-formes tiennent une place non négligeable (M. Baylé, 2000). D'autre part, les invasions constituent autant d'influences extérieures directes jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle contre lesquelles l'Église doit lutter dans une sorte de combat évangélique sans cesse renouvelé comme le rappellent les images des saints luttant contre le dragon.

Ensuite, l'importance donnée à la victoire sur le paganisme se retrouve à plusieurs titres à travers le culte et l'iconographie (F. Thénard-Duvivier, 2011) de saint Romain : il est tout d'abord le saint évêque « combattant » le paganisme dont il détruit les temples au VII<sup>e</sup> siècle ; puis il apparaît comme le protecteur de la cité (*defensor civitatis*) car ses reliques restent à Rouen pendant les invasions au IX<sup>e</sup> siècle. C'est là une différence importante avec saint Ouen, son successeur à l'épiscopat mais aussi son rival dans le culte et l'iconographie. En outre, à la fin du Moyen Âge, le clergé de la cathédrale s'empare de ce thème à des fins politiques et identitaires comme l'atteste l'iconographie de la « Gargouille » en lien avec le privilège de la « fierte de saint Romain ».

Enfin, il convient de rappeler que la Normandie voue un culte particulier à saint Michel en raison du pèlerinage au Mont-Saint-Michel et du rôle donné à l'archange dans le cadre de la guerre de Cent Ans où il apparaît comme le protecteur des Français contre les Anglais dont le patron est saint Georges.

En définitive, ces influences croisées de types iconographiques venus d'horizons divers ont favorisé la forte présence des images des saints combattant le dragon en Normandie. Outre saint Michel, saint Georges et saint Romain, on pourrait aussi évoquer les « héros » venus du Nord comme saint Samson de Dol, un Gallois émigré en Armorique où il fonde le monastère de Dol, puis celui de Saint-Samson-sur-Risle près de la Seine ; ou encore saint Germain le Scot, originaire d'Irlande, qui traverse la Manche sur une roue de pierre et débarque dans le Cotentin où il délivre la population d'un serpent à sept têtes qui dévore des enfants. En outre, un certain nombre de figures ne sont pas identifiables et constituent autant de « héros » anonymes qui reprennent le type iconographique du combat contre le monstre.



## Orientation bibliographique

AGHION Irène, BARBILLON Claire, LISSARRAGUE François (1994), *Héros et dieux de l'Antiquité. Guide iconographique*, Paris, Flammarion.

DUCHET-SUCHAUX Gaston, PASTOUREAU Michel (1990), *La Bible et les saints. Guide iconographique*, Paris, Flammarion.

*La fabrique du héros, Textes et documents pour la classe* (TDC), n° 943, nov. 2007.

LASSALLE Ambroise, POINSOTTE Jean-Michel (2005), *Images des dieux romains du musée des Antiquités*, Rouen, Musée des Antiquités.

LE GOFF Jacques (2005), *Héros et Merveilles du Moyen Age*, Paris, Seuil.

### Catalogues d'exposition

*Héros d'Achille à Zidane* (Paris, oct. 2007-avril 2008), Paris, Bibliothèque nationale de France, 2007.

*Hommes, Dieux et Héros de la Grèce* (Rouen, oct. 1982-janv. 1983), Rouen, Musée des Antiquités, 1982.

*Millénaire du Mont-Saint-Michel, 966-1966* (Paris, mars-mai 1966, Mont-Saint-Michel, mai-oct. 1966), Paris, CNMHS, 1966.

*Représentations de saint Michel dans le département de la Manche* (Saint-Hilaire-du-Harcouët, avril-oct. 2001), Saint-Lô, Conseil général de la Manche, 2001.

*Trésors des abbayes normandes* (Rouen, avril-juil. 1979, Caen, août-oct. 1979), Rouen, Musée des Antiquités, 1979.

### Pour aller plus loin...

BAYLÉ Maylis (2000), « La lutte contre le dragon dans l'iconographie des saints en Normandie », dans P. BOUET et F. NEVEUX (dir.), *Les saints dans la Normandie médiévale*, Caen, PUC, p. 171-187.

DELSALLE Lucien-René (1997), « Le vitrail de la vie de saint Romain et l'histoire de Rouen », *Bulletin de la Commission départementale des Antiquités de la Seine-Maritime*, t. XLIV, p. 97-122.

DIDI-HUBERMAN Georges (1994), *Saint Georges et le dragon*, Paris, Adam Biro.

FREYBURGER Gérard, PERNOT Laurent, éd. (1997), *Du héros païen au saint chrétien*, Actes du colloque de Strasbourg (déc. 1995), Paris, Institut d'études augustiniennes.

LE GOFF Jacques (2004), *Héros du Moyen Age*, Paris, Gallimard ; réédition de *saint Louis* (1996) et de *saint François d'Assise* (1999).

THÉNARD-DUVIVIER Franck (2008), « Les images de saint Michel en Normandie (XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Etudes normandes*, n° 4, p. 26-39,

- *Images sculptées au seuil des cathédrales. Les portails de Rouen, Lyon et Avignon (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Rouen, PURH, à paraître en 2011.

VIEILLEFON Laurence (2003), « Hercule, Samson, David : confluences et influences durant l'Antiquité tardive », *Bulletin archéologique du CTHS. Antiquité, Archéologie classique*, fasc. 30, p. 151-177.

◀  
Fig. 42

#### Athéna combattant le géant

Coupe à figures noires signée par Nikosthénès, v. 510 av. J.-C.  
[MdA, inv. 540.b (A)]

# Glossaire

**Amphore** : vase utilisé pour transporter ou conserver des substances.

**Attribut** : objet distinctif caractérisant un personnage et permettant de l'identifier (l'auréole pour un saint, la harpe pour le roi David).

**Apotropaïque** : qui protège du mal (comme une image de saint Michel ou de saint Christophe).

**Bas-relief** : sculpture de faible relief exécutée sur une surface dont elle ne se détache pas (comme pour les quadrilobes du portail des Libraires à la cathédrale de Rouen).

**Dinanderie** : ensemble des ustensiles de cuivre jaune (vaisselle, pots, chandeliers).

**Enluminure** (du latin *illuminare*, « éclairer ») : art de peindre les manuscrits au Moyen Age ; image ou lettre peinte.

**Eschatologie** : doctrine théologique relative au jugement dernier et au salut assigné aux fins dernières de l'homme, de l'histoire et du monde.

**Hagiographie** (du grec *hagios*, « sacré ») : étude de la vie et des actions des saints ; ouvrage consacré à la vie d'un ou de plusieurs saints.

**Haut-relief** : sculpture dont les figures se détachent presque entièrement du fond auquel elles adhèrent tout de même (comme pour les personnages du retable « bruxellois »).

**Hydrie** : vase destiné au transport de l'eau ; il comporte deux anses latérales (horizontales) et une anse verticale.

**Légende dorée** (*Legenda aurea*) : recueil de légendes en rapport avec les saints et les fêtes du calendrier chrétien (Annonciation, Nativité, etc.) ; composé entre 1260 et 1290 par le dominicain Jacques de Voragine (archevêque de Gênes, mort en 1298).

**Livre d'heures** : livre de prières non liturgique destiné aux laïcs.

**Miniature** (du latin *miniare*, « enduire de rouge », de *minium*, un oxyde de plomb) : petite image peinte sur parchemin.

**Miséricorde** : console souvent sculptée, disposée sous l'abattant d'une stalle d'église pour permettre aux moines ou aux chanoines de s'asseoir tout en ayant l'air d'être debout pendant l'office.

**Ovide moralisé** : traduction et adaptation, par un auteur anonyme du début du XIV<sup>e</sup> siècle, des *Métamorphoses* du poète latin Ovide ; chaque récit est suivi d'une interprétation morale chrétienne.

**Préfigure (du Christ)** : figure de l'Ancien Testament dont un ou plusieurs épisodes de la vie sont rapprochés de celle du Christ (la victoire sur le lion comme triomphe du Christ sur Satan).

**Retable** : panneau peint et/ou sculpté sur lequel s'adosse un autel dans une église ; il peut comporter plusieurs panneaux et volets (comme pour le retable « bruxellois » réalisé au XV<sup>e</sup> siècle).

**Ronde-bosse** : statue en plein relief dont on peut faire le tour.

**Stalles** : sièges à haut dossier réservés aux chanoines ou aux moines, installés en double rangée de chaque côté du chœur d'une église.

**Verrière (vitrail)** : grande fenêtre garnie de morceaux de verre coloré ou vitraux assemblés pour former une décoration.

**Vétérotestamentaire** : qui se rapporte à l'Ancien Testament.



Musée départemental des Antiquités

198, rue Beauvoisine

76000 – Rouen

Tél. 02 35 98 55 10

Fax. 02 32 76 31 70

[musee-des-antiquites@cg76.fr](mailto:musee-des-antiquites@cg76.fr)

### ACCÈS

Stationnement : place du Boulingrin,  
parking de l'Hôtel de Ville, parking du Palais.

Gare SNCF : 10 minutes à pied

Métro, station Beauvoisine : 2 mn à pied



5€